

c'étoit pour le service de Dieu, que je n'avois d'autre dessein que de chasser quelque cerf dans les montagnes.

Je fus bien aisé de voir qu'ils interprétoient mon intention de la sorte, & là-dessus je m'en retournai à mon logis, où je fis provision ce soir-là d'un bon jambon, & de quelques volailles rôties & d'autres bouillies bien poivrées & salées pour notre voyage du lendemain.

Je trouvai toute ma compagnie en la maison où j'avois fait garder l'Indien, & de là nous allâmes tous ensemble au lieu où les Idolâtres alloient adorer leur faux Dieu, qui étoit environ à deux lieuës de Mixco, vers le village de Saint Jean de Sacatepeque.

Lors que nous entrâmes dans le bois, nous rencontrâmes d'abord une profonde fondrière où il y avoit un ruisseau, ce qui nous obligea d'y faire une fort exacte recherche par tout; mais nous n'y trouvâmes rien de ce que nous allions chercher.

De là nous montâmes au haut de la fondrière, & après avoir employé bien du tems encore à chercher nous trouvâmes une fontaine; mais quoi que nous regardassions fort exactement tout autour nous n'y vîmes point de caverne.

Nous cherchâmes ainsi en vain tout le jour jusqu'au soir, de sorte que craignant de nous égarer si la nuit nous surprenoit, mes amis commencerent à s'ennuyer & parloient de s'en retourner.

Mais considérant que nous n'avions pas encore passé la moitié du bois, & que si nous

nous

nous retournions au logis pour revenir encore en ce lieu-là, nous pourrions être découverts, & notre dessein divulgué, nous jugeâmes que le meilleur étoit de coucher ce soir-là dans le bois dans la fondrière où nous avions cherché d'abord, parce qu'il y avoit de bonne eau pour boire du chocolate, & qu'il y faisoit bon coucher sous les arbres, & qu'ensuite de cela nous pourrions facilement faire notre seconde recherche.

Toute la compagnie fût de même avis que moi, & la nuit qui se trouva calme & seréne, favorisa notre bonne intention.

Nous fîmes du feu pour notre chocolate; & soupâmes fort bien avec notre viande froide, après quoi nous passâmes la plûpart de la nuit à discourir, ayant toujours l'œil sur nôtre Indien, que j'avois donné en garde à Michel Delva, de peur qu'il ne nous échapât.

Le matin nous offrîmes nos prières à Dieu, le suppliant de nous vouloir conduire ce jour-là en l'exécution du dessein que nous avions, & de nous vouloir découvrir la caverne de ténébres & d'iniquité où étoit caché cet instrument de Satan, afin que l'ayant découvert l'on donnât gloire au vrai Dieu, & que ses ennemis fussent couverts de honte & châtiés suivant leurs mérites.

Nous rentrâmes derechef dans le bois en montant une montagne fort rude & droite, où ayant cherché par tout du côté du Sud, nous retournâmes du côté du Nord, où nous trouvâmes une autre descente fort profonde que nous commençâmes à descendre en regardant

dant



dant de tous côtez, & non pas en vain, car environ un demi mille du haut de la montagne nous trouvâmes quelques vestiges d'un chemin où l'on avoit passé, & qui étoit un peu battu, que nous suivîmes jusqu'à ce que nous trouvâmes une seconde fontaine.

Nous nous mîmes à chercher fort exactement aux environs, où nous trouvâmes quelques pièces de plats & de pots de terre, & une autre pièce d'un réchaut, tels que sont ceux où les Indiens ont accoutumé de faire brûler de l'encens dans les Eglises devant les images des Saints.

Cela nous fit croire, comme il étoit vrai aussi, que c'étoient des pièces de ces encensoirs avec quoi ces Idolâtres encensoient leur Idole; en quoi nous fûmes d'autant plus conformes que nous reconnûmes que c'étoit de la poterie qui avoit été faite à Mixco, & le Pin que nous aperçûmes incontinent après acheva de confirmer l'esperance que nous avions conçûe, que nous étions près du lieu que nous avions tant cherché.

Lors que nous fûmes près de cet arbre, nous trouvâmes aussi-tôt la caverne qui étoit tout proche delà, fort obscure au dedans, mais claire à son entrée, où nous trouvâmes encore de ces vases de terre où il y avoit des cendres dedans, & qui nous firent juger qu'on y avoit brûlé de l'encens.

Comme nous ne sçavions point jusqu'où cette caverne pouvoit aller, ni ce qui pouvoit être dedans, nous fîmes du feu avec un fusil & allumâmes deux chandelles, avec quoi nous entrâmes dans la caverne,

Elle étoit large à l'entrée s'avancant un peu

peu dans la terre; mais lors que nous y fûmes entrez nous trouvâmes qu'elle tournoit à main gauche vers la montagne, mais non pas fort avant; car environ deux toises de là nous trouvâmes l'Idole posée sur un petit siege & couverte de toile.

Elle étoit faite d'un bois noir luisant comme du jayet, & comme si on l'avoit peinte ou enfumée. Elle avoit la tête faite comme celle d'un homme jusqu'aux épaules, mais sans barbe ni moustaches, ayant le regard affreux, le front tout ridé, & des gros yeux tout égarez.

Sa mauvaise mine ne nous fit pas peur, & n'empêcha pas que nous ne l'emportassions; mais comme on la leva de dessus le siege où elle étoit posée, nous trouvâmes au dessous quelques réales simples que ses favoris lui avoient offertes; ce qui nous fit chercher encore avec plus de soin dans la caverne, ce qui ne fut pas mal à propos; car nous trouvâmes encore sur la terre diverses autres simples réales, avec quelques palmites & autres fruits, des cierges à demi brûlez, des pots pleins de mahis, un petit pot de miel, & de petits vases où l'on avoit brûlé de l'encens.

Ce qui me fit voir que les Idolâtres faisoient les mêmes offrandes que les Chrétiens, & si je n'avois pas appris qu'ils apelloient cette Idole leur Dieu, je n'aurois pas pû les blâmer plus que les autres Indiens des villages, qui offroient les mêmes choses, & se mettoient à genoux devant les images des Saints, dont il y en avoit quelques-unes de bois qui n'étoient gueres mieux faites que cette Idole, qui n'ayant pas la figure



gure d'une bête comme j'avois crû, mais celle d'un homme, ils pouvoient lui donner le nom de quelque Saint, & par-là s'excufer en quelque façon.

Mais soit qu'ils ne le pussent pas ou ne le voulassent pas faire, ils persisterent en cette erreur que c'étoit leur Dieu qui leur avoit parlé, & leur ayant après cela demandé encore si ce n'étoit point-là l'image de quelque Saint, comme ceux qui étoient à Mixco & dans les autres Eglises, ils me répondirent que non, mais qu'il étoit au-dessus de tous les Saints du pays.

Nous fûmes ravis de voir que nous n'avions pas perdu notre peine, ni mal employé notre tems; de sorte qu'après avoir tiré cette Idole hors de la caverne, nous coupâmes quantité de branches d'arbres que nous jetâmes dedans pour la remplir & en fermer l'entrée.

Après cela nous partîmes de ce lieu-là, chargeant sur le dos de l'Indien enveloppée d'une toile, afin qu'on ne la vît point dans les endroits où nous avions à passer.

C'est pourquoi je crûs encore qu'il étoit à propos d'attendre qu'il fût nuit pour entrer dans Mixco, afin que les Indiens ne pussent s'apercevoir de rien.

De sorte que je demurai en la maison de l'un de ces Espagnols jusqu'à ce qu'il fut tard, & le priaï d'avertir de ma part tous les Espagnols des environs de se trouver à l'Eglise à Mixco le Dimanche suivant, craignant que les Idolâtres, étant en grand nombre ne se soulevassent contre moi, & qu'il leur fit entendre que j'avois quelque chose à leur

leur dire & à leurs Nègres sur le sujet de leurs Confratries.

Car je ne voulois pas qu'ils eussent aucune connoissance de cette affaire, jusqu'à ce qu'ils en entendissent parler dans l'Eglise, & qu'ils vissent l'Idole devant eux, de peur que cela venant aux oreilles des Indiens, les idolâtres eussent le moyen de s'en aller & de s'absenter du Village.

Lors que la nuit fut venuë je pris mon Indien avec moi & Michel Delva, & m'en allai à mon logis où je ferai l'Idole dans un coffre jusqu'au Dimanche prochain, & renvoyai l'Indien avec ordre de ne rien dire, parce qu'il sçavoit bien le mal que les Idolâtres lui pourroient faire; c'est pourquoy aussi il n'avoit garde de dire qu'il m'eut accompagné.

Je retins Michel Delva avec moi, parce qu'il avoit envie de voir l'issuë de toute cette affaire, & me préparai à prêcher le Dimanche suivant sur le troisieme Verset du vingtieme Chapitre du Livre de l'Exode: *Tu n'auras point d'autres Dieux devant moi;* que je choisî tout exprès pour cet occasion, quoi que ce ne fût pas l'Evangile de ce jour-là, d'où l'on a accoutumé de prendre le texte du sermon qui se doit faire en l'Eglise.

Le Dimanche matin la chaire ayant été préparée par celui qui avoit le soin de l'Eglise & des Autels, je fis porter l'Idole à l'Eglise par Michel Delva cachée sous son manteau, & la fis poser dans la chaire, afin qu'on ne la vît point jusqu'à ce que je trouvassé à propos de la faire voir pendant



mon sermon, & lui donnai ordre de prendre garde autour de l'Eglise lors que le peuple viendroit, afin que personne ne la vît ni ne l'emportât.

Il n'y avoit jamais eu un plus grand abord de peuple dans l'Eglise que ce jour-là, tant des Espagnols que des Nègres, des environs du Village, qui à cause de l'avertissement que je leur avois fait faire, s'attendoient que j'avois quelque chose de considérable à leur dire.

Il y avoit même peu des habitans du Village qui fussent absens, les Fuentes même & tous les autres qui étoient soupçonnez de servir cette Idole, qui ne pensoient à rien moins que d'apprendre qu'on avoit enlevé leur Dieu de la caverne où il étoit, & qu'il étoit dans la chaire d'où il devoit être exposé en public à leur honte & confusion, se trouverent aussi tous à l'Eglise ce jour-là.

J'ordonnai ensuite à Michel Delva de se tenir près de la chaire pendant le sermon, & d'avertir les Espagnols qui sçavoient l'affaire, & quelques autres Nègres de ses amis, de se tenir aussi près du degré où l'on montoit dans la chaire.

Après que la Messe fut dite je montai en chaire pour dire le sermon; comme je recitai les paroles de mon texte, je remarquai que les Espagnols & les Indiens se regardoient les uns les autres, n'étant pas accoutumés à voir faire des sermons de l'ancien Testament.

Pour l'exposition de ce commandement, je montrai combien l'idolâtrie étoit un crime horrible devant Dieu; qu'il n'y avoit aucu-

ne Créature qui put être égalee au Dieu vivant Créateur de toutes choses, ni aucune qui pût faire ni bien ni mal aux hommes sans sa permission, & par conséquent qu'on ne leur devoit rendre aucune adoration.

Mais beaucoup moins encore à celles qui étoient inanimées comme le bois & la pierre, à qui les hommes pouvoient bien faire une bouche, des yeux & des oreilles; mais que ce n'étoient pourtant que les Idoles mortes, qui ne sçavoient parler, ni voir, ni entendre, & qui quand elles auroient des bras & des mains ne sçavoient se défendre, ni ceux qui les adoroient & qui se mettoient à genoux devant elles.

Comme je fus à la moitié de mon sermon je me baissai dans la chaire, d'où je levai cette noire & hideuse Idole que je mis à côté de la chaire, en regardant fixement quelques-uns des Fuentes & d'autres, que je remarquai qu'ils changeoient de couleur, rougissoient & paroissoient extrêmement étonnez en se regardant les uns les autres.

Là dessus je priai l'assemblée de considérer quel étoit ce Dieu que quelques-uns d'entr'eux adoroient, de le bien remarquer, & voir s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui sçût quelle partie de la terre étoit sous sa domination, & qui pût dire d'où il venoit.

Je leur dis de plus que quelques-uns d'entr'eux s'étoient vantés que cette pièce de bois avoit parlé, & avoit prêché contre ce que j'avois enseigné de Jesus-Christ; c'est pourquoi ils l'avoient adorée comme Dieu, lui avoient offert de l'argent, du miel, des fruits, & avoient brûlé de l'encens



devant lui dans une certaine caverne secrette & cachée sous terre, montrant par-là qu'ils avoient honte de le reconnoître en public, & qu'étant ainsi caché sous terre il dépendoit absolument du Prince des ténèbres.

Je le défiai alors en public de parler & de défendre sa cause, faite de quoi son silence couvrirait de honte & de confusion tous ses adorateurs.

Je leur montrai ensuite que ce n'étoit qu'une pièce de bois qui avoit été façonnée de la sorte par la main des hommes, & partant que ce n'étoit qu'une Idole morte.

J'argumentai assez long-tems contre, & défiai fatan qui s'en étoit servi comme de son instrument, de l'ôter du lieu où je l'avois mis s'il étoit en son pouvoir, pour montrer que sa puissance étoit bien foible au respect de ma foi en Jesus-Christ.

Après avoir bien raisonné & disputé selon la capacité des Indiens qui étoient-là presens, je leur dis que si ce Dieu avoit le pouvoir de se garantir du suplice où je l'allois exposer, qui étoit de le faire hacher en pièces & de le brûler publiquement, je les dispensois de croire à l'Evangile de Jesus-Christ, mais que s'ils voyoient qu'il n'eût aucun pouvoir contre moi, qui étois le plus foible des instrumens du vrai Dieu vivant, que je les suppliois de se convertir à ce vrai Dieu qui avoit créé toutes choses, de mettre l'esperance de leur salut en son Fils Jesus-Christ qui étoit nôtre seul Médiateur & Sauveur, & de renoncer dorénavant à toute cette Idolâtrie Payenne de leurs ancêtres.

Les

Les assurant au reste que pour ce qui s'étoit passé, j'employerois mon intercession pour eux, & les garantirois du châtement à quoi l'Evêque & le Président de Guatimala les pourroient justement condamner, & que s'ils vouloient me venir trouver je ferois tout mon possible pour les instruire, & les avancer dans le vrai chemin du Christianisme.

Après avoir ainsi conclu sans toutefois nommer personne, je descendis de la chaire & fis apporter l'Idole après moi; & ayant fait apporter une hache & deux grands paniers de charbon, je commandai qu'on la mît en petites pièces & qu'on la jetât dans le feu, pour y être brûlée devant tout le peuple au milieu de l'Eglise.

Quelques-uns des Espagnols se prirent alors à crier *victor, victor*; & d'autres disoient; *gloire soit à notre Dieu*: mais les Idolâtres garderent le silence & ne dirent pas un mot, mais après cela ils firent tout ce qu'ils pûrent pour me faire périr.

J'écrivis au Président de Guatimala pour lui donner avis de ce que j'avois fait, & à l'Evêque comme Inquisiteur à qui appartenoit la connoissance de ces affaires-là, pour sçavoir comme quoi je me devois gouverner envers les coupables, dont je n'en connoissois qu'une partie, & encore étoit-ce par le recit d'un Indien.

Ils me remercièrent tous deux de la peine que j'avois prise à chercher la montagne & à découvrir le lieu où étoit l'Idole, & pour le zele que j'avois témoigné en cette affaire.

Quant à la manière selon laquelle je me devois gouverner avec les Idolâtres, ils me

R 3

con-



conseillèrent de découvrir tous ceux que je pourrois, & travailler à les convertir à la connoissance du vrai Dieu par les voyes de la douceur, témoignant d'avoir de la compassion de leur aveuglement, & leur promettant d'obtenir le pardon de l'Inquisition, pourvu qu'ils témoignassent se repentir de leur crime, parce que l'Inquisition les regardant comme de nouvelles plantes, ne vouloit pas les traiter à la rigueur, comme elle feroit les Espagnols s'ils tomboient en des crimes de cette nature.

Je suivis donc cet avis, & j'envoyai querir secrettement les Feuilles, que je fis venir en ma chambre, & leur representai la douceur de l'Inquisition envers eux, dans l'esperance qu'ils se convertiroient & changeroient de maniere de vivre.

Mais je les trouvai obstinez & tout en colere de ce que j'avois fait brûler ce Dieu qu'ils adoroient, aussi bien que plusieurs autres habitans de ce Village là & de celui de S. Jean de Sacatepeque.

Et comme je voulus leur faire voir qu'on ne devoit point l'honorer comme Dieu, un d'entr'eux me répondit hardiment, qu'ils sçavoient bien que ce n'étoit qu'une piece de bois qui de soi-même ne pouvoit pas parler; mais puis qu'il avoit parlé, comme ils en étoient tous témoins, que c'étoit un miracle qu'ils devoient croire, & qu'ils étoient vraiment persuadez que Dieu étoit en cette piece de bois, puisque par son discours elle avoit montré que ce n'étoit pas un bois ordinaire, Dieu y étant, & par consequent qui méritoit plutôt d'avoir des  
offran-

offrandes & de la vénération, que ces Saints qui étoient dans l'Eglise qui n'avoient jamais parlé au peuple.

Je leur repliquai que c'étoit plutôt le diable que Dieu qui avoit formé ce discours, s'ils en avoient ouï quelqu'un, pour les tromper & les mener aux Enfers, ce qu'ils pouvoient voir aisément par la Doctrine qu'on m'avoit dit qu'il leur avoit prêchée contre Jesus-Christ le Fils unique de Dieu & en qui il prenoit son bon plaisir, & contre qui il n'y avoit point d'aparence qu'il voulût parler par cette Idole.

Un autre répondit aussi hardiment que le premier, que leurs ancêtres n'avoient jamais ouï parler de Jesus-Christ avant la venue des Espagnols en ce pays-là, mais qu'ils sçavoient bien qu'il y avoit des Dieux, qu'ils les adoroient & leur offroient des sacrifices, & qu'ils sçavoient bien que ce Dieu là avoit autrefois été un des Dieux de leurs ancêtres.

Quoi donc, leur dis-je, il faut que ce Dieu soit bien foible, puisqu'il a souffert que je l'aye fait brûler?

Je m'aperçus alors qu'il n'y avoit plus lieu de raisonner avec eux, & qu'ils étoient obstinez tout à fait; de sorte que je fus obligé de les renvoyer comme ils étoient venus.

Si Dieu ne m'eût protégé contre ces gens-là il est constant qu'ils m'auroient tué; car un mois après avoir brûlé cette Idole, lors que je m'imaginai que tout étoit oublié & que les Idolâtres vivoient en repos, ce fut alors qu'ils commencerent à vouloir executer leur mauvais dessein.



Je m'en aperçus, premièrement par un bruit que j'ouïs une fois à minuit, de certains gens qui étoient autour de ma maison & à la porte de ma chambre que j'appellai, n'osant ouvrir la porte, mais personne ne me répondit; de sorte que comme ils continuoient à pousser la porte, cela me fit connoître que c'étoient des gens qui vouloient entrer par force.

Cela m'obligea de prendre les draps de mon lit & les lier ensemble par l'un des bouts, & par l'autre à l'une des barres de la fenêtre, pour descendre à terre par là & m'enfuir pendant la nuit, s'ils eussent fait violence pour entrer.

Là-dessus comme ils continuoient à pousser la porte sans dite une seule parole, je crus qu'en criant bien haut ils auroient peur & prendroient la fuite; c'est pourquoi j'appellai mes gens qui étoient au bout d'une longue galerie & les voisins à mon secours contre les voleurs.

Mes gens qui s'étoient déjà éveillés à ce bruit-là s'en vinrent me trouver, de sorte que comme mes ennemis les ouïrent venir, ils s'enfuirent par les degrez de la maison, & l'on ne les ouït plus cette nuit-là.

Mais comme j'eus reconnu par là jusqu'où alloit leur haine & leur malice, je crus que je ne devois plus demeurer ainsi tout seul avec des garçons seulement dans une maison aussi grande que celle de Mixco.

C'est pourquoi le lendemain j'envoyai querir Michel Delva en qui je me confiois tout-à-fait; & qui tout seul pouvoit battre une demi-douzaine d'Indiens, avec ordre

d'a-

d'apporter toutes les armes qu'il pourroit pour ma défense.

Je le tins avec moi pendant quinze jours, & le Dimanche après je fis dire à l'Eglise que ceux qui étoient venus chez moi pendant la nuit, pour m'épouvanter ou pour me faire du mal, eussent à prendre garde à eux, parce que j'étois muni d'armes offensives & défensives.

Quoi que pendant quelque tems ils se tinssent en repos, ils ne cessèrent pourtant pas de continuer leur mauvais dessein; car sachant que Michel Delva ne couchoit pas dans ma chambre, quinze jours après environ sur-le-minuit comme j'étudiois à la chandelle, ils monterent les degrez si doucement que je ne les ouïs pas monter; mais le Nègre qui ne dormoit pas s'aperçût bien qu'ils montoient, & se levant doucement de dessus une table où il étoit couché sur une natte, il prit deux briques en ses mains de celles qui étoient sous ma table pour quelque ouvrage que je faisois faire; comme il ouvrit la porte quoi que fort doucement, le peu de bruit qu'il fit fut cause que pour sauver leur vie, ils s'enfuirent aussi-tôt par les degrez où ils étoient venus.

Le Nègre courut aussi-tôt après, mais comme ils étoient déjà assez loin devant lui, ne sachant quel chemin ils pourroient prendre il leur jeta ses deux briques à la tête; en sorte qu'il y en eût une qui atteignit l'un d'eux; car le lendemain passant par le Village il rencontra un des Fuentes qui avoit un bonnet sur sa tête, & ayant demandé à quel-

ques-



ques Indiens ce qu'il avoit mis, ils lui répondirent qu'il avoit la tête cassée, mais qu'ils ne sçavoient pas d'où cela lui étoit arrivé.

Les Fuentes voyant que j'étois toujours gardé par Michel Delva, s'abstinrent depuis ce tems-là de venir la nuit en ma maison; mais ils n'eurent pas pour cela moins d'animosité contre moi.

Car un mois après comme je croyois qu'ils ne songeoient plus à rien, & qu'ils me témoignoiert en aparence beaucoup de civilité & de bonne volonté, il vint un homme me trouver de la part de leur frere aîné nommé Paul de Fuentes, pour me dire qu'il étoit fort malade & comme prêt à mourir, qu'il me prioit de le venir voir pour le consoler & l'instruire en la verité de nôtre Religion, parce qu'il avoit dessein d'être véritablement converti.

Je reçus cette nouvelle avec beaucoup de joye croyant qu'elle étoit véritable; de sorte que sans rien soupçonner du contraire, je priai Dieu sérieusement de m'assister en la conversion de cet homme, & tout plein de zele, je m'en allai en diligence à sa maison, où toute ma joye & ma consolation fût bientôt changée en chagrin & déplaisir.

Car comme je fus arrivé à la porte de sa maison, en entrant dedans j'y trouvai tous les freres de Paul de Fuentes, & quelques autres soupçonnez d'Idolâtrie qui étoient en rond dans la place; mais comme je vis que Paul n'y étoit pas, je me retirai un peu en arriere & leur demandai où il étoit, soupçonnant quelque chose les voyant tous assembles de la sorte; mais lors que j'aperçus qu'ils

qu'ils ne se levoient point ni ne me répondoient pas un mot, & qu'ils ne m'otoient pas même leur chapeau, je commençai à craindre tout de bon, & à soupçonner qu'il y avoit de la trahison; de sorte que je les quittai pour m'en retourner en ma maison.

Mais je n'eus pas si-tôt le dos tourné, que voici Paul de Fuentes, qui avoit feint d'être malade & de se vouloir convertir, qui vint par derriere sa maison avec un gros bâton à la main en hauffant le bras pour m'en fraper; de sorte que si je n'eusse empoigné son bâton avec les deux mains & n'eusse retenu le coup, il étoit certain que de ce coup là il m'auroit jetté par terre.

Comme lui & moi disputions à qui seroit maître du bâton, les autres Indiens qui étoient assis dans la maison sortirent dans la cour, qui étant un lieu public & tout couvert m'étoit bien plus avantageux que si ç'eût été dans la maison.

Ils se jetterent tous sur moi, les uns menaçant d'un côté, les autres d'un autre, déchirant mes habits en deux ou trois endroits, & l'un d'entr'eux pour me faire quitter le bâton me donna un coup de couëteau dans la main dont la cicatrice paroît encore aujourd'hui, étant certain que si nous n'eussions pas été dans un lieu public il m'auroit enfoncé son couëteau dans le côté.

Un autre voyant que je ne voulois point laisser aller ce bâton l'empoigna avec Paul de Fuentes, & tous deux ensemble le poufferent si rudement contre ma bouche qu'ils me casserent les dents, en sorte que j'avois la bouche tout en sang, & le coup fut si ru-



de qu'il me fit tomber à terre tout étourdi ; néanmoins je repris bien tôt mes esprits & me relevai aussitôt les voyant qui se moquoient de moi , mais qui n'osoient me faire plus de mal , parce qu'ils appréhendoient d'être découverts.

Aussi Dieu voulut que dans le même tems que j'étois tombé à terre , une esclave Mulâtre qui servoit un Espagnol dans la Vallée vint à passer par-là , qui m'entendant appeller les voisins à mon secours , qui étoient assez éloignez de là , parce que toutes les maisons proches appartenoient aux Fuentes , entra dans la cour , & me voyant tout en sang crût que j'étois blessé à mort ; de manière qu'après leur avoir dit des injures comme à des meurtriers , elle se prit à courir dans la rue en criant au meurtre , au meurtre dans la cour de Paul de Fuentes , jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à la place du marché & à la Maison de Ville , où elle trouva les Maires & les Echevins avec deux Espagnols , qui ayant scû le danger où j'étois vinrent l'épée nuë à la main tous en courant avec les Officiers de la Justice dans la cour de Paul de Fuentes , pour m'assister dans le péril où j'étois.

Mais les Idolâtres ayant oïi les cris de la Mulâtre s'enfuirent d'un côté & d'autre pour se cacher , & Paul de Fuentes s'en alla aussi pour fermer sa maison & pour s'absenter ; mais connoissant son intention je fis tout mon possible pour le retenir & l'empêcher de fuir jusqu'à ce que quelqu'un fût venu à mon secours.

Lors que les Espagnols furent arrivez & qu'ils

qu'ils me virent tout en sang , ils se jetterent tout en furie sur Paul de Fuentes avec leurs épées nuës , & l'auroient tué , sans que je les en empêchai , en leur disant qu'on m'imputeroit tout le mal qu'on lui feroit.

Mais je priai les Officiers de la Justice de ne rien appréhender de sa part quoiqu'il fut riche , & à peine d'en répondre devant le Président de Guatimala , de se saisir de sa personne , & de le mener en prison , ce qu'ils firent tout sur le champ.

Je fis faire ensuite une information de tout ce qui s'étoit passé , où les Espagnols & la Mulâtre furent employez pour témoins comme ils m'avoient vû blessé à la main , la bouche toute en sang , & mes habits couverts de sang , & tous déchirez , laquelle information j'envoyai en diligence au Président de Guatimala.

Cette affaire fut aussi-tôt divulguée dans la Vallée , & tous les Espagnols vinrent m'offrir leur assistance , Michel Delya qui se trouva alors par hazard en la maison d'un de ces Espagnols vint aussi avec eux , & ils auroient tous ensemble assurément fait beaucoup de mal cette nuit là aux Indiens , si je ne les en eusse empêchez.

Je les priai de se retirer paisiblement chez eux , en leur disant que je n'appréhendois plus rien , & qu'il me suffisoit d'avoir Michel Delya avec moi pour me garder.

Mais ils ne voulurent jamais s'en aller , & me dirent que cette nuit là étoit plus dangereuse pour moi que je ne pensois , & que j'avois besoin d'être gardé par plus d'un homme seul.



Car ils croyoient que ces Idolâtres faisoient réflexion sur ce qu'ils avoient fait ce jour là, & appréhendant d'être rigoureusement châtiés par le Président de Guatimala, se voiant perdus & ruinez, pourroient attenter par désespoir, de tirer cette nuit là leur frere de prison, & m'attaquer après, & prendre la fuite pour se sauver.

Quoi qu'ils me dissent, je ne pus jamais m'imaginer que ces gens là eussent assez de hardiesse pour entreprendre ces choses là, ni qu'ils s'en voulussent fuir, parce qu'ils avoient tous des maisons dans le village & des terres aux environs; néanmoins je consentis pour cette nuit là qu'ils demeureroient pour me garder avec Michel Delva.

Après souper ils firent garde tout autour de ma maison, jusqu'à ce qu'ils virent que tout étoit calme, & que les Indiens s'étoient retirés; & après cela ils posèrent encore des gardes autour de la prison, afin d'empêcher que personne ne vint pour en faire sortir Paul de Fuentes, & le mettre en liberté.

Mais n'étant pas encore contents de toutes ces précautions là, prétendant qu'ils étoient en danger aussi bien que moi, n'étant qu'environ une douzaine, si tous les habitans du Village venoient à se mutiner & à se soulever contre nous par l'instigation des Idolâtres, ils voulurent aller faire lever les deux Alcades, & deux autres Officiers inférieurs, pour faire perquisition dans le village, & chercher le reste des Fuentes & des autres Idolâtres qu'on connoissoit, afin de s'assurer de leurs personnes, & les mettre en prison, pour les envoyer à Guatimala, & par ce moyen les empêcher de nous

nous faire du mal, non seulement cette nuit là, mais aussi à l'avenir.

Avec tout cet empressement, & le grand soin qu'ils prirent de ma personne, ils furent la cause que je passai toute la nuit sans dormir.

Ils s'en allerent donc appeler les Alcades & deux autres Officiers qu'ils amenerent chez moi, & me prièrent de leur représenter qu'il étoit nécessaire de chercher le reste des autres Indiens.

Les pauvres Alcades furent tout effrayés de voir tant d'Espagnols à cette heure là dans ma maison avec leurs épées nuës, de sorte qu'ils n'avoient garde de refuser de faire ce que l'on desiroit d'eux, & qui étoit nécessaire en cette conjoncture.

De sorte qu'après être sortis de ma maison, sur le minuit, ils furent dans le village cherchant toutes les maisons où ils soupçonnoient que les Fuentes pouvoient s'être cachés, ou quelqu'un des autres qui les avoient assistés dans l'insulte qu'ils m'avoient faite ce jour là.

Ils n'en trouverent pas un chez eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent en la maison de Laurens de Fuentes l'un des quatre freres, où ils les trouverent tous & ceux qui étoient avec eux lors qu'ils m'avoient attaqué, qui buvoient & faisoient débauche.

Comme la maison fut assiégée de tous côtés il n'y avoit pas moyen de s'échaper ni de s'enfuir, & comme ils virent les épées nuës des Espagnols ils n'osèrent faire aucune sorte de résistance.

Mais sans cette précaution là, il est certain



comme nous en fumes assurés après cela, qu'ils auroient causé un grand tumulte dans le Village cette nuit-là, & qu'ils s'étoient tous assemblez pour mettre Paul de Fuentes en liberté, & me faire une insulte, & s'enfuir après cela, ne sçachant pas que je fusse si bien escorté par les Espagnols.

L'on trouva qu'ils étoient dix en cette maison là, qui à l'heure même, sans qu'il arrivât aucun bruit dans le Village furent tous conduits dans la prison, où ils furent renfermez & gardez par les Espagnols.

Dés le matin Dom Jean de Guzman Président de Guatimala, qui étoit un Gouverneur plein de piété, ayant considéré ce que je lui avois écrit le jour précédent, & croyant que j'étois dans un grand péril, m'envoya un Officier de Justice Espagnol avec une fort ample commission, pour amener prisonniers dans la Ville de Guatimala tous les Indiens qui m'avoient attaqué le jour précédent; & au cas qu'on ne les pût pas trouver, de confisquer tous les biens qu'on trouveroit leur appartenir dans le Village de Mixco & dans la Vallée.

Mais le soin que les Espagnols avoient pris la nuit précédente, fit qu'il les trouva tous à point nommé, & après qu'ils eurent payé les dépens de cet Officier qu'il taxa comme il voulut, & ceux de Michel Delva, & deux ou trois autres Espagnols, à qui l'on enjoignit au nom du Roi d'assister cet Officier pour les conduire en sûreté à Guatimala, on les fit monter à cheval, & ce jour là même on les mena devant le Président.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivez il les envoya en

en prison, & après cela les condamna à être fustigez publiquement dans les ruës, & en condamna deux au bannissement de Mixco au Golphe de S. Thomas de Castille; & les eût tous bannis comme ceux-là s'ils ne se fussent pas humiliés, & ne m'eussent pas prié comme ils firent d'interceder pour eux, promettant de vivre mieux à l'avenir, de me donner toute sorte de satisfaction, si on leur donnoit la permission de retourner en leur-village, & qu'au cas qu'ils tombassent jamais dans une pareille faute, ils se soumettoient à être pendus, & perdre tous leurs biens.

Sur cela, le Président, après les avoir encore condamnez à payer chacun vingt écus d'amande envers l'Eglise, pour être emploiez selon que je le trouverois à propos, les renvoya chez eux, où suivant leur promesse ils me vinrent trouver, & en s'humiliant & pleurant à chaudes larmes, témoignèrent qu'ils avoient beaucoup de douleur de ce qu'ils avoient fait, rejettant toute la faute sur le démon qui avoit eu beaucoup de pouvoir sur eux, & les avoit tentez jusqu'à ce point que de leur faire commettre cette méchante action, mais qu'ils renonçoient à toutes ses pratiques, & vouloient vivre en bons Chrétiens à l'avenir & n'adorer qu'un seul Dieu.

Je fus sensiblement touché de leurs larmes, & des témoignages qu'ils me donnerent de leur repentir, & comme je remarquai qu'ils étoient à present plus susceptibles d'embrasser Jesus-Christ, qu'ils n'avoient été par le passé, je tâchai de les instruire en sa connoissance, & de leur enseigner le chemin du salut.



Je ne demeurai pas long tems après cela dans ce village là ; mais dans tout le tems que j'y demeurai , je trouvai un si grand changement en leurs mœurs , que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit véritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulières de quelques uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation que j'aime extrêmement , & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang , si cela pouvoit servir à leur faire du bien , & procurer le salut de leurs ames.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens là , qui après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche , ne sont encore pour la plupart que des Chrétiens en apparence , & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel , aisez à fléchir , & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu , si on leur enseignoit ce qui est particulièrement du vrai culte de Dieu.

CHA



## CHAPITRE XXII.

*L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre , & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatlan & de toute la contrée , dont il fait une exacte description , aussi bien que des mœurs des Indiens , & des avantages de son Vicariat.*

**L**A même année que ce bruit arriva à Mixco , je reçus de Rome du General de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre , dont j'eus beaucoup de joye , parce que je me lassois de vivre entre les Indiens , & qu'il m'ennuyoit de voir le peu de fruit que j'y faisois , n'osant à cause de l'Inquisition \* leur prêcher la verité de l'Evangile , qui eût pû les rendre de bons & de véritables Chrétiens dans l'intérieur.

Et de plus parce que je voyois qu'Antoine de Sottomajor , qui étoit Seigneur du village de Mixco , avoit de l'averfion pour moi ,

S 2

pour

\* Cette réflexion peut faire douter que notre Auteur fût véritablement Catholique.